

Le sol albanais à l'origine d'une locution française: bâtir des châteaux en Albanie

Albert Doja

▶ **To cite this version:**

Albert Doja. Le sol albanais à l'origine d'une locution française: bâtir des châteaux en Albanie. Les Lettres Albanaises, 1984, 7 (4), pp.98-102. halshs-00531047

HAL Id: halshs-00531047
https://shs.hal.science/halshs-00531047

Submitted on 1 Nov 2010

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Les Lettres Albanaises, vol. 7 (4), 1984, pp. 98–102.

Le sol albanais, à l'origine d'une locution

— «BATIR DES CHATEAUX EN ALBANIE» —

ALBERT DOJA

Au cours de l'élaboration d'un dictionnaire phraséologique français - albanais, dans la multitude du matériel accumulé notre attention est attirée par plusieurs variantes de l'expression *faire* ou *bâtir des châteaux en Espagne* dans le sens: j'échafaude des projets chimériques pour bâtir des châteaux sur des endroits où je ne possède rien, sur des propriétés inaccessibles. De nombreuses variantes de cette locution ont été employées du XIIIe au XVIIe siècle par les anciens auteurs. Citons: *faire des chestiaux en Brie* (Gautier de Coiney), châteaux en Asye (Pierre Gringoire), *faire des chasteaux en Espagne et au Caire* (Vauquelin de la Fresney). Alors que la variante parvenue jusqu'en 1738 par Le Ducat est celle à laquelle nous attachons un intérêt particulier: *bâtir des châteaux en Albanie.*

Si le sens de cet emploi est assez clair, les raisons de la naissance de cette locution ont une importance particulière pour nous. En premier lieu, il faut dire que toutes ces variantes tirent leur origine de tel ou tel motif historique. Assurément de tels motifs ne manquent pas non plus pour la variante qui nous intéresse.

Toutefois, le succès de la variante la plus connue, comme l'avançait M. Rat, n'était pas dû seulement à l'histoire de l'Espagne occupée par les Sarrazins, mais aussi par le fait que l'Espagne dont parlaient si souvent les romans et les chansons de gestes était considérée au cours du Moyen Age comme le pays des aventures merveilleuses.[1] Il était donc naturel que dans l'imagination de ceux qui parlaient français la variante *faire des châteaux en Espagne* fût plus expressive et eût plus de chance. Ce qui plus

1) M, Rat «Dictionnaire des locutions françaises» Librairie Larousse, 1957, p. 90-91.

est, sous la même l'inspiration de l'Espagne, fut formée également l'une des plus grandioses épopées du peuple français: *la Chanson de Roland.*

Suivant l'avis général des lexicographes français, la locution en question fut formée à l'époque des Chansons de Gestes quand les chevaliers recevaient en fief des châteaux en Espagne, qu'ils devaient d'abord attaquer et prendre par la force des armes. Ainsi on constate une analogie significative entre la les Chansons populaires et cette phraséologie si expressive. Elles tirent leur origine de la même réalité, car au fin fond malgré l'héroïsme que chantent les épopées légendaires, cette locution a hérité de la sagesse populaire et incarne l'ironie du sort sur la véracité des entreprises si injustes et si utopiques.

Mais, il faut relever que dans l'épopée de *la Chanson de Roland* l'épisode de Baligant qui traite la vengeance de Charlemagne sur les Sarrasins qui avec les Basques avaient détruit son arrière - garde commandée par le Paladin Hruolandus de Bretagne représente, suivant l'avis de la majorité des hommes d'étude, quelque chose d'étranger à la Chanson de Roland. Historiquement, nous savons que Charlemagne n'est pas retourné en Espagne pour se venger de l'extermination de son arrière-garde, mais ce nouvel épisode fut ajouté plus tard à la chanson dans le but de sauver l'honneur des Francs. Il se créa ainsi dans la chanson cette séconde, grande mélée des Francs conduite par l'émir Baligant de Babylone.

Quelques dizaines d'années auparavant, le byzantiniste belge bien connu Grégoire a attiré l'attention des romanistes sur la localisation de quelques toponymes se trouvent dans la *Chanson de Roland,* justement de ceux qui se rattachent à l'épisode de Baligant, sur le sol des Balkans, principalement en Albanie du sud-est et centrale, dans les régions côtières de la Grèce jusqu'en Thésalie, en Macédoine et ailleurs.[1]) En 1939 H. Grégoire et R. de Kézé font le lien entre le sujet légendaire de l'épisode de Baligant et l'histoire, justement à l'expéditon de Robert Guiscard en 1081-1085. Ces auteurs ont démontré que le premier choc des troupes normandes avec les Byzantins non loin de Bouthratos en été 1085 ainsi que la grande bataille livrée dans la plaine de Durres en automne de cette même année et qui s'acheva par la défaite totale des troupes byzantines commandées par l'empereur Alexis Ier des Comnènes, avivèrent l'imagination des gens de l'époque et il en résulta une chanson qui fut greffée plus tard à *la Chanson de Roland.* Et en effet, Bohémond, le fils de Robert «avec son allant habituel et avec la rapidité de l'éclair occupa Kanine, Jérico et Vlora. En combattant sans cesse, il envahissait et brûlait les con-

1) Voir K. Luka «La toponymie albanaise dans «la Chanson de Roland» par rapport à quelques événements des années 1081-1085» 1967 pages 127-139,

trées voisines. Il était comme une fumée incendiaire et maître dans l'art d'assiéger» écrivait Anne Comnène, la fille de l'Empereur, dans son oeuvre «Aléxiade»[1]) (I,I, 15-523) décrivant les premiers combats avec les Normands, ces batailles qui continuèrent pendant plusieurs années de suite à l'avantage des Normands, même après le départ de Robert Jean Zonara aussi, un contemporain des événements, écrit dans son oeuvre «Abrégé d'histoire» (IV, XVIII, 237, 238)[2]) «Dès qu'il monta sur le trône impérial, Comnène se mit tout de suite en route avec son armée, il arriva à Durres, frappa l'ennemi, mais fut battu et se retira sans gloire, laissant sur le champ de bataille non pas seulement de nombreux tués parmi les soldats mais aussi d'éminents personnages de sang impérial et abandonnant tout son camp aux mains des adversaires. L'Empereur retourna battu à Byzance, alors que les barbares, grisés par la victoire, marchaient tous dans la même direction. Ils occupèrent quelques forteresses en rêvant de s'emparer même de la Reine des Villes».

A la suite de ses recherches, H. Grégoire a démontré très clairement que dans l'épisode de Baligant, nous sommes en présence d'un «monde balkanique» qu'il explique, à part Bouthrotos, par plusieurs autres noms de lieux comme Ohrid, Kanine, Kepi i Gjuhëzës, Bishti i Pallës, la Terre d'Epire, que nous trouvons dans la Chanson, ainsi que les noms des différentes populations qu'Alexis Comnène avait apportées avec lui pour combattre dans ces régions contre les Normands.

Par quelques autres éléments extraits de la documentation historique et la toponymie de l'Albanie actuelle, les analysant avant tout à la lumière des données historiques, K. Luka s'efforce d'élargir et de completer les données fondamentales et les deductions linguistiques de H. Gregoires. De telles données sont plus que suffisantes pour prouver, malgré les assertions, qui pourraient sembler gratuites, de l'aède normand dans le texte initial, le transfert du théâtre des événements de l'Epire en Espagne, pour sauver l'honneur des Francs avec la vengeance de Charlemagne contre les Sarrasins. En s'appuyant sur ces faits, il devient évident que même l'expression *bâtir des châteaux en Albanie,* en analogie avec la variante la plus connue, fait découvrir non seulement le contexte historique mais aussi légendaire, et cela parce qu'un tel contexte historique a dû laisser de profondes impressions dans la conscience des gens de cette époque pour faire naître dans leur imagination une épopée légendaire si puissante pour quelle se greffe à *la Chanson de Roland.* Et ce dut être justement le cours ultérieur des événements qui fit que la sagesse du peuple vît ici aussi en Albanie ainsi qu'en Espagne

1) Voir «Sources narratives byzantines sur l'histoire de l'Albanie des siecles X-XV, Tirana 1975, pages 82-83.
2) Idem, page 136.

l'inanité et l'utopie de telles entreprises si malchanseuses. Et cela car même le dernier appel de *la Chanson de Roland* est pour le retour en Epire, pour la campagne de 1084 qui finit par la mort de Guiscard dans les îles ioniennes. C'est ce qui arrive plus tard aussi avec la campagne de son fils, Bohémond, quand après de victoires éclatantes les Normands se voient obligés de signer suivant Zouara[1]) en 1108 à Cologne l'accord de la capitulation honteuse et de rebrousser chemin.

Il est vrai que la locution phraséologique dont nous nous intéressons, avant d'en venir à la forme que nous connaissons jusqu'en 1738 par le Duchat, ait pu subir en ce qui concerne le nom de notre pays de nombreux changements morphologiques. Plusieurs variantes se trouvent dans les manuscrits de la Chanson de Roland. Ainsi le manuscrit de Venise (V^7) a la forme *Albeigne,* alors qu'ailleurs ce même manuscrit ainsi que celui de Chatoureau (C) emploient la forme *Albanie.* K. Luka pense que le nom *Arber* se trouve également sous des formes avec-r-comme *Arabit,* Arabiz, qui existent dans la Chanson. L'auteur appuie cet avis sur le fait que les documents byzantins mentionnent, et cela jusqu'assez tard, le nom des Arbers confondu avec celui des Arabes[2])

Toutefois, le fait que cette locution, soit parvenue chez nous sous la forme propre *Albanie* prouve que, aussi longtemps qu'elle fut employée dans les milieux parlant françaises elle y a créé une idée exacte du pays en question, justement du territoire où vivent encore les Albanais. Cependant à cette fin, un seul événement est insuffisant, malgré son importance pour la nation et en depit de la place qu'il occupa dans sa conscience. Qu'une telle locution résiste au temps et acquière le succès, il fallait qu'elle se fonde sans cesse, de même que la variante plus chanseuse, sur des contextes historiques semblables à ceux qui lui donnèrent le jour. L'histoire nous donne en grand nombre de tels exemples de succès.

Ainsi, en 1216, suivant le témoignage de George Acropole[3]), Pierre de Courtenet partit avec une grande armée, après avoir occupé Durres, en direction de Constantinople. Arrivé à des passages difficilement franchissables de l'Albanie, il affronta les forces de Théodore Comnène qui *anéantirent totalement* l'armée des Latins. Mais il faut remarquer que suivant les chroniqueurs occidentaux ce furent les paysans de l'Arberie qui refusaient de fournir les Latins en génant le plus possible leur marche jusqu'au moment où l'armée de l'Epire leur barra le chemin.

Le plus important de ces faits est peut-être le cas des Anjous, puisqu'il se rattache directement à ceux qui parlaient le

---

1) Voir «Sources...», page 137.
2) K. Luka, «Toponymie albanaise»
3) Voir «Sources...» pages, 152-153:

français. A la base des témoignages de Pachymère[1]) et d'autres sources, l'homme d'étude connu A. Ducellier a largement traité ce sujet dans sa dernière oeuvre sur l'Albanie médiévale.[2]) A la fin du XIII[e] siècle, lorsque les Anjous conquirent péniblement chaque pouce de terrain sur le territoire albanais tantôt diplomatiquement, tantôt par la force, tantôt en usant de mesures coercitives économiques, Charles Ier d'Anjou proclama à grand bruit «Le royaume angevin d'Albanie» et se couronna de son propre chef roi de ce royaume qui resta en fait une «Colonie angevine», aussi longtemps que les maîtres exerçaient leur politique de force. Durant douze ans, les Anjous n'eurent aucune stabilité politique en Albanie et cela jusqu'en 1281 quand les troupes angevines commandées par le glorieux capitaine Hughes-Rousseau de Sully subirent la défaite définitive sous les murs de Berat. Ce fut là la fin honteuse de la politique angevine en Albanie, et, malgré le bruit qui l'accompagna, elle ne tarda pas à être oubliée, alors que dans l'imagination des Français elle a pu rester seulement comme un «château en l'air» et rien de plus. Selon le témoignage de Nikifor Grigoris, que nous trouvons dans son oeuvre «L'Histoire byzantine» (1, 7, 6), pas plus tard que les années 1304-1314, la population armée du pays, c'est-à-dire les Albanais et leurs voisins, «se coalisent, les encerclent et, leur barrant toute voie d'issue, les anéantissent totalement»[3]).

Toutefois, afin de définir le succès d'usage d'un mot ou d'une locution dans une langue déterminée, les facteurs extra-linguistiques historiques sont insuffisants. Le lexicographe bien connu A. Rey, pense avec S. Chantreau, que dans la locution en question *l'Espagne* en tant que nom de pays fut préférée à cause d'une ressemblance associative qu'elle a avec le mot *espace* dans la locution *mettre en espace.* Celle-ci signifiait au XIV[e] siècle «J'éloigne, j'écarte, je renvoie» et depuis le XIII[e] siècle, dans le sens d'une valeur temporelle, «je remets à plus tard».[4])

Ainsi, ces châteaux construits en Espagne ou dans un autre pays ne sont que des «châteaux en l'air» renvoyés aux calendes grecques, ce qui explique également le sens authentique de l'expression.

---

1) Idem «Sources...» pages 199-203.

2) A. Ducellier «*La facade maritime de l'Albanie au moyen Age*». *Durazzo et Valona,* Institute for Balkan Studies, Thessaloniki, 1981, pages 230-300.

3) Voir «Sources...», page 215.

4) A. Rey et S. Chantreau «Dictionnaire des expressions et locutions figurées. S.N.L. Le Robert, 1979, pages 180-181.

FAQE KULTURE

Trualli shqiptar i një shprehjeje frazeologjike

(«Batir des chateaux en Albanie»)

ALBERT DOJA

Gjatë punës për hartimin e një fjalori frazeologjik frëngjisht-shqip na tërhoqën vëmendjen një sërë variantesh të shprehjes faire ose batir des chateaux en Espagne me kuptimin, ndërtoj, ngre (në përfytyrim) plane të kota e kimerike si kështjella në vende ku nuk zotërojnë asgjë e që nuk do të ndërtohen kurrë, si kështjella në erë. Variante të shumta të kësaj shprehjeje kanë jetuar nga shek. XIII deri në shek. XVII tek autorët e vjetër si faire des chestiaux en Bric (Gautier de Coiney), chateaux en Asye (Pierre Gringoire); faire des chasteaux en Espagne et an Caicre (Vanquelin de la Frasney). Ndërsa varianti që ka ardhur gjer më 1738 nëpërmjet Le Duchat, është ai për të cilin kemi një interes të veçantë: batir des chateaux en Albanie.

Të gjitha variantet e saj kanë për origjinë këto apo ato arsye historike. Suksesi i variantit më të njohur, siç mendon edhe M. Rat, i detyrohet faktit se Spanja, për të cilën flisnin aq shpesh romanët dhe këngët e kreshnikëve, shikohej gjatë gjithë Mesjetës si vendi i aventurave të mrekullueshme 1). Shprehja është formuar në kohën e Këngëve të Kreshnikëve, në të cilat kalorësve feudalë u jepeshin në trajtë feudesh apo cifligjesh kështjella në Spanjë që duhej më parë t'i sulmonin e t'i fitonin me forcën e armëve vetjake. Kjo shprehje trashëgoi pikërisht atë thelb të urtësisë popullore, që mishëron ironinë mbi të vërtetën e këtyre ndërmarrjeve, sa të padrejta aq edhe të kota e utopike.

Ka disa dhjetëra vjet që bizantinisti bleg H. Greguarë ka tërhequr vëmendjen e romanistëve mbi lokalizmin e disa toponimeve që gjenden në këngët e Rolandit, pikërisht të atyre që kanë lidhje me episodin e Baligantit, në trullin e Ballkanit, kryesisht në Shqipërinë Juglindore dhe në atë të Mesme, në viset bregdetare të Greqisë gjer në Thesali, Maqedoni e gjetkë 2). Më 1932 H. Greguarë, në bashkëpunim me R. de Keze, bëjnë lidhjen e subjektit legjendar të episodit të Baligantit me historinë dhe pikërisht me ekspeditën e Robert Guiskardit më 1081-1085. Këta dy autorë kanë vërtetuar se ndeshja e parë e trupave normande me bizantinët, jo larg Butrintit, në verën e vitit 1081 dhe beteja e madhe në fushën e Durrësit në vjeshtë të po atij viti, që përfundon me shpartallimin e plotë të trupave bizantine të udhëhequra nga vetë perandori Aleks I Komneni, kanë prekur imagjinatën e njerëzve të kohës dhe prej kësaj është krijuar një këngë që më vonë është shartuar me këngën e Rolandit. Dhe me të vërtetë, Boemundi, i biri i Robertit, «përnjëherësh, si një rrufe me kërcënim dhe vrull të papërmbajtur pushtoi Kaninën, Jerikun dhe gjithë Vlorën. Duke luftuar vazhdimisht pushtonte dhe digjte viset e afërta», shkruan Ana Komnena, bija e vetë perandorit, në veprën e saj «Aleksiada» 3) (I, I, 15-52) për ndeshjet e para me normandët, ndeshje që u përsëritën për disa vjet rresht në favor të normandëve edhe pasi u largua Roberti. Po kështu, edhe Jan Zonara, bashkëkohës i ngjarjeve, shkruan në veprën e vet «Shkurtore e historisë» (IV, XVIII, 237-238) 4). «Porsa hypi në fronin perandorak, Komneni u nis menjëherë me ushtri, arriti në Durrës, goditi armiqtë, mirëpo u mund dhe u tërhoq në mënyrë të palavdishme».

Në vazhdën e gjurmimeve të tij, H. Greguari ka treguar fare qartë se në episodin e Baligantit kemi të bëjmë me një «botë ballkanike», të cilën, përveç Butrintit, e shpjegon edhe me shumë emra të tjerë vendesh si Oriku, Kanina, Kepi i Gjuhëzës, Bishti i Pallës, Toka e Epirit që kemi në këngët dhe emrat e trupave të popullsive të ndryshme, që kishte prurë me vete Aleks Komneni për të luftuar në këto vise kundër normandëve.

Kolë Luka është përpjekur që t'i zgjerojë e t'i plotësojë me disa të dhëna të tjera të nxjerra nga dokumentacioni historik dhe nga toponimia e Shqipërisë së sotme, duke plotësuar disa herë me to deduksionet gjuhësore të Greguarit. Të dhëna të tilla janë të mjaftueshme për të provuar, sado me dorë të lirë të ketë vepruar sedi normand me tekstin fillestar, bartjen e beatrit të ngjarjeve prej Epirit në Spanjë, për të vënë në vend ndërin e frankëve me hak-marrjen e Karlit të Madh kundër saraçenëve.

Del qartë se edhe shprehja batir des chateaux en Albanie, në analogji me variantin më të njohur, ka jo vetëm kontekstin historik, por edhe atë legjendar. Duhet të ketë qenë pikërisht rrjedha e mëvonshme e ngjarjeve ajo që ka bërë që urtësia popullore të shohë, edhe këtu në Shqipëri, ashtu si dhe në Spanjë, kotësinë dhe utopizmin e ndërmarrjeve të tilla të pafat. Sepse, edhe thirrja e fundit e këngës së Rolandit është për kthimin në Epir, për fushatën e vitit 1084 që mbyllet me vdekjen e Guiskardit në ishujt jonianë. E njëjta gjë ndodh edhe më vonë me fushatën e të birit, Boemundit kur pas fitoresh të bujshme e marramendëse, normandët shtrëngohen të nënshkruajnë sipas Zonares 5) më 1108 në Kolonjë marrëveshjen e turpshme të kapitullimit dhe të shkojnë nga kishin ardhur. Variante të shumta gjenden nëpër dorëshkrimet e Këngës së Rolandit. Kështu, dorëshkrimi i Venedikut (V) e trajton atë Albeigue, ndërsa në një vend tjetër ky dorëshkrim, së bashku me dorëshkrimin e Shaturosë (e) ka trajtën e mirëfilltë Albanie. Kolë Luka mendon se emri i Arbërit gjendet edhe në trajtën me «r» nën format Arabit, Arabiz që ka kënga. Këtë mendim autori e mbështet në faktin se në dokumentet bizantine kemi të përmendur, bile dërl vonë, emrin e arbërve edhe si arabë 6).

Por fakti që ajo mbërriti gjer te ne në trajtën e mirëfilltë Albanie, flet se shprehja, sa kohë që është përdorur nga folësit e frëngjishtes, ka krijuar tek ata një përfytyrim të saktë pikërisht për Shqipërinë. Që një shprehje e tillë t'i qëndronte kohës dhe të kishte sukses në përdorimin e mbarë folësve të gjuhës, duhej që ashtu si në variantin më me fat, të mbështetej vazhdimisht nga kontekste historike të ngjashme me ato që e bënë të lindte. E raste të tilla në brigjet e vendit tonë historia na jep me shumicë.

Kështu, më 1216, sipas dëshmisë së Gjergj Akropolitit 7) Pjer de Kurtene me një ushtri të madhe, mbasi kishte pushtuar Durrësin, duke marshuar për në Kostandinopol, arriti në vendet e vështirë-kalueshme të Arbanonit ku i kundërshtohen forcat e Theodor Komnenit, që shpartallojnë krejtësisht ushtrinë e latinëve. Sipas kronistëve perëndimorë, ishin fshatarët e Arterisë ata që nuk pranonin të furnizonin latinët duke i penguar me sa mundnin në marshimin e tyre, derisa ushtria e Epirit t'u mbyllte rrugën.

Më i rëndësishëm nga të gjithë është ndoshta rasti i Anzhuive, me që ka lidhje të drejtpërdrejta me francezët. Në bazë të dëshmive të Pahimerit 8) dhe burimesh të tjera studiuesi A. Ducellier e ka trajtuar gjerësisht në veprën e tij të fundit mbi Shqipërinë Mesjetare 9). Dymbëdhjetë vjet rresht Anzhuitë nuk patën asnjëherë qëndrueshmëri politike në Shqipëri, gjersa më 1281 trupat anzhuinë, të udhëhequra nga kapiteni zulmëmadh Hyg-Ruso de Suli, pësuan disfatën përfundimtare në muret e Beratit. Dhe ky ishte fundi i politikës anzhuine në Shqipëri, e cila, me gjithë bujën që e shoqëroi, u harrua shpejt. Ndërkohë, në përfytyrimin e folësve të frëngjishtes ajo mund të ketë mbetur vetëm si një «kështjellë në erë» e asgjë më tepër. Sipas dëshmisë së Nigifor Gregores në veprën e tij «Historia bizantine» (I, VII, 6) 10) jo më vonë se vjetët 1304-1311, vetë popullsia vendase e armatosur, d.m.th shqiptarët me fqinjët e tyre, «duke bërë një koalicion, i rrethojnë ata, të cilët, duke mos pasur nga të shkojnë për të gjetur rrugën e shpëtimit, do t'i shkatërrojnë që të gjithë njëherësh».

---

1. M. Rat «Dictionnaire des locutions françaises», librairie Larousse 1957, p. 90-91
2. Shih K. Luka «Toponimia shqiptare në Këngën e Rolandit lidhur me disa ngjarje të viteve 1081-1085», «Studime historike» 2, 1967, f. 127-139
3. Shih «Burime tregimtare bizantine për historinë e Shqipërisë: shek. X-XV», Tiranë 1975, f. 82-83
4. Po aty f. 136
5. «Burime...», f. 137
6. K. Luka, «Toponomia shqiptare...»
7. «Burime...», f. 152-153
8. «Burime...» f. 199-203
9. A. Ducellier «La Facade maritime de l'Albanie du Moyen Age» Institute for Balkan Studiues, Thesalonike 1981, f. 230-300
10. «Burime...», f. 215